

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 54 comporte une numérotation fautive: p. 5. | <input type="checkbox"/> Title page of issue /
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue /
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead /
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.—LA FAMILLE MARTIN.

XXI.

—Mais cette clef, fit-elle soudain. Qui sait qui pourrait la prendre ? Si le jardinier la réclame, il sera facile d'expliquer que je l'ai trouvée, hier au soir, dans une allée en me promenant.

Elle glissa la clef dans la poche de son peignoir, et s'élança sous les arbres pour regagner la maison. Désiré Martin avait entendu le bruit fait par Jeanne, lorsqu'elle retirait la clef de la serrure.

—Nom de d'là ! fit le gamin ; elle garde mon laisser-passer, me voilà en cage. Pour sortir, il va falloir se déguiser en chat.

Il ne s'était point trompé, la porte était fermée et la clef disparue. Désiré Martin chercha un endroit pour escalader le mur le plus facilement possible. Mais il n'y fallait pas songer ; il se serait blessé sur les tessons de bouteilles qui garnissaient la crête du mur.

Il craignait sérieusement d'être pris dans un traquenard, au moment où il aperçut un gros arbre dont les branches s'étendaient par-dessus la muraille jusque dans la ruelle.

Il n'y avait pas à hésiter. En trois bonds, il eut atteint la faite de l'arbre, rampa jusqu'au bout d'une maîtresse branche, et là, se suspendant par les mains, il se laissa tomber.

Cette descente s'accomplie sans accident ni bruit. Désiré,

qui avait hâte de lire la lettre qu'il avait eu tant de peine à se procurer, retourna vers son observatoire, marchant nu-pieds dans l'herbe tout humide de la rosée de la nuit.

Ses émotions n'étaient pas finies. En montant l'escalier qui conduisait à sa chambre, son pied glissa sur une marche et il tomba, faisant un bruit épouvantable, encore augmenté par le silence d'alentour.

Le vacarme se répéta dans toute la maison abandonnée. Désiré Martin, qui ne s'était fait aucun mal, songea de suite à Pierre Henry.

—Bigre ! Je suis dans le cas d'avoir réveillé mon voisin, pensa-t-il. Je vais avoir mon congé !

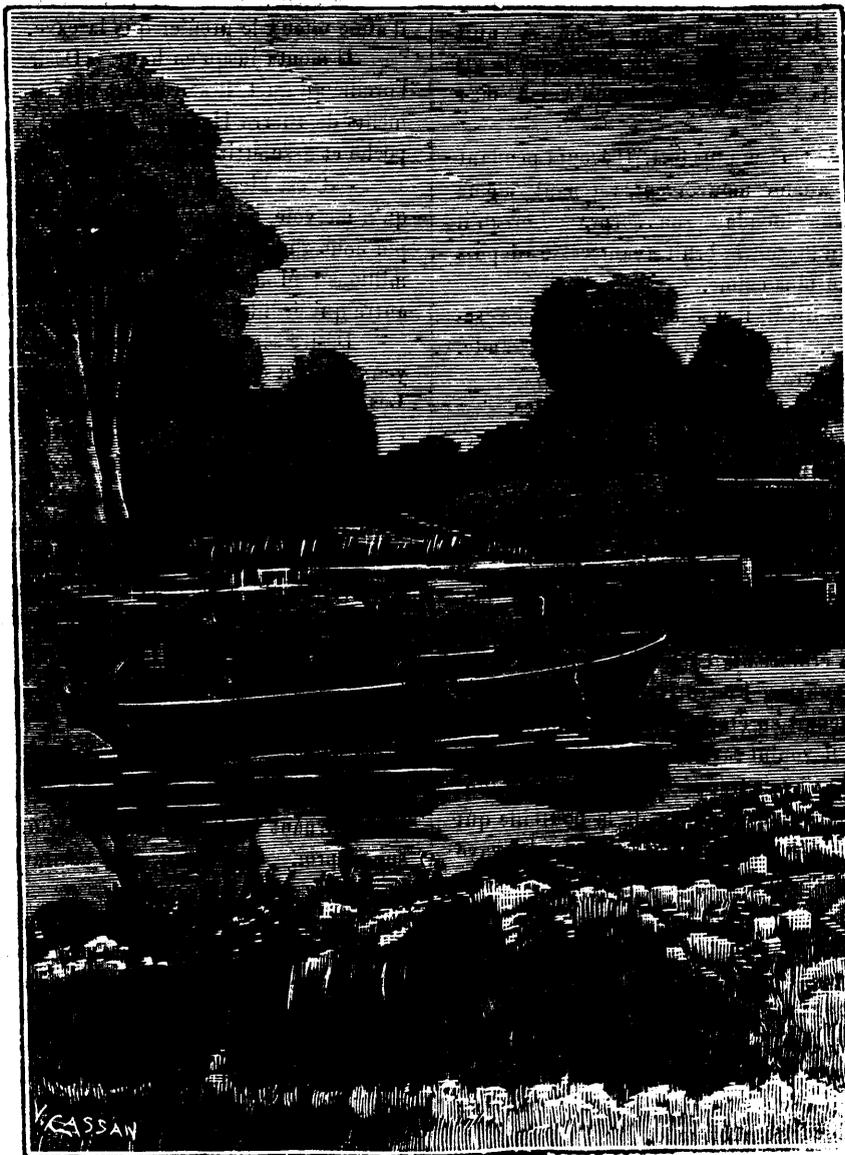
Il se releva et écouta.

Pendant cinq minutes, il eut l'oreille au guet ; n'entendant aucun bruit, il se rassura peu à peu et se remit à gravir l'escalier avec la plus grande prudence pour éviter un nouvel accident. Arrivé dans sa chambre, il aurait bien voulu lire la lettre, mais il réfléchit qu'après ce qui venait de lui arriver, il serait imprudent d'allumer une lumière, laquelle pourrait être vue du dehors et donner l'idée de venir le dénicher.

—Je la lirai demain fit-il, quand il sera jour

Pierre Henry dormait, il n'aura rien entendu ! Quelle veine !

Il s'étendit sur son lit d'herbes sèches, s'enveloppa dans sa couverture, et continua, néanmoins, d'écouter si son voisin gênant donnait signe de vie, en collant son oreille sur le parquet. Il était brisé par la fatigue. Malgré sa vigueur musculaire peu



—Ne nage plus, dit Désiré à Prosper, et tiens-toi en place.

commune pour son âge et malgré sa volonté de fer, la nature reprenait ses droits.

Désiré ne s'était pas trompé, lorsqu'il avait craint de réveiller Pierre Henry et de s'attirer ainsi une visite peu agréable en ce moment. Pierre Henry dormait profondément, quand la chute de Désiré Martin dans l'escalier le tira de son sommeil. Il se mit sur son séant tremblant d'épouvante.

—Qu'est-ce que j'ai entendu ? se demanda-t-il. Ça vient de là-haut ; c'est comme quelqu'un qui dégringolerait les escaliers.

Et, prêtant une oreille attentive, il écouta, de son côté, comme Désiré écoutait du sien. Malgré les précautions prises par Désiré Martin pour regagner son observatoire, le bruit de ses pas sur les marches produisait une trépidation qui s'étendait jusque dans la cave où était Pierre Henry et vint le troubler de nouveau.

—Si c'était une ronde de police ! se dit-il. On va me trouver, m'interroger, me demander pourquoi je me cache la nuit dans une maison abandonnée. On saura qui je suis, que je vis de maraude, et j'attrape de la " correction " jusqu'à ma majorité.

Pierre Henry tremblait de plus en plus fort. Il écouta pendant plus d'une heure, ne faisant aucun mouvement, retenant même son souffle. Une sueur froide inondait son corps. Lorsqu'il entendit sonner une heure du matin, le bruit ayant cessé depuis longtemps, il se sentit un peu plus calme.

—Si c'était la police, se dit-il, il y a longtemps qu'elle serait descendue dans les caves. La maison n'est pas si grande. C'est quelque pochard qui se sera réfugié ici...

Mais une nouvelle réflexion réveilla toutes ses craintes.

—Si c'est un pochard, par où est-il entré ? Tout est fermé. C'est moi-même qui ait verrouillé la porte du jardin. Est-ce que quelqu'un aurait établi, comme moi, son domicile dans cette maison ? Oh ! je le saurai bien.

Bien qu'il eût tremblé en entendant le bruit insolite qui s'était produit dans l'escalier, Pierre Henry n'était pas un poltron ; il n'avait en réalité peur que de la police, des sergents de ville et des gendarmes, et sa crainte était fondée. Quand il ne voyait poindre ni képi, ni baudrier, Pierre Henry était intrépide : le genre de vie qu'il menait en était, du reste, la preuve.

N'entendant plus rien, il voulut savoir qui l'avait réveillé et se rendre compte du bruit qui avait frappé ses oreilles. Il alluma le restant de bougie plantée dans le goulot de la bouteille qui lui servait de chandelier, et s'achemina vers la porte de la cave qui communiquait avec l'intérieur de la maison. Mais au moment de franchir cette porte, il s'arrêta.

—Imbécile ! se dit-il ; il faut d'abord s'assurer qu'on ne voit rien du dehors.

Il souffla sa bougie et gagna le soupirail, son entrée particulière, que, pendant la nuit, il bouchait avec de la paille. Il écarta la paille et le barreau mobile et se glissa dans le jardin. Il examina les fenêtres de la maison, en faisant le tour. Aucune lumière ; tout était dans l'obscurité habituelle.

Sur le perron, il remarqua seulement que les deux battants de la porte étaient rapprochés l'un de l'autre, sans être retenus par le verrou.

—Cette porte est ouverte, pensa-t-il : il y a certainement quelqu'un qui demeure ici, comme moi. Il devient urgent de savoir quel est ce particulier.

Pierre Henry, après avoir refermé la porte, regagna sa cave,

dont il reboucha soigneusement le soupirail. Alors, rallumant sa bougie il revint sur le palier du rez-de-chaussée, puis, avec sa lumière il inspecta la porte, le pavé et le bas de l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

Tout à coup il s'arrêta ; il venait d'apercevoir une trace de pied sur la poussière des marches de l'escalier.

—C'est le pied d'un " gosse ", se dit-il.

Il suivit les traces et arriva jusqu'à l'endroit où Désiré Martin avait glissé et était tombé. Là, les empreintes étaient plus nombreuses.

—C'est là qu'il a culbuté ! pensa Pierre Henry. C'est certainement un gamin qui n'a pas la patte plus grande que la mienne.

Enhardi par l'idée qu'il ne pouvait avoir affaire qu'à un enfant, Pierre Henry continua sa visite domiciliaire, avec un surcroît de circonspection. Il ne trouva rien au premier.

—Tiens, dit-il, le locataire craint sans doute l'humidité ; il aime mieux le grenier que la cave.

Il monta jusqu'en haut. Désiré Martin ne dormait pas ; l'oreille au guet, il se rendait parfaitement compte des mouvements de Pierre Henry. Il se leva, prit son couteau dans sa poche et assujettit soigneusement la virole.

—C'est bien ici qu'on monte, se disait-il ; il ne faut pas qu'il me voie, ou tout est perdu ! Il ne sera pas dit que ce galopin nous aura ruinés ! Malheur ! Je ne veux pas manquer les millions ! Mon plan est trop bien tracé, pour en préparer un autre qui éveillerait peut-être les soupçons... non... non...

Désiré serrait son couteau dans ses mains nerveuses. Ses yeux avaient des lueurs phosphorescentes. Son parti était pris. Les pas venaient de s'arrêter sur le carré. Désiré vit un rayonnement lumineux glisser sous la porte.

—Il a sa lumière ! pensa Désiré. Il va me voir, et si je ne prends pas toutes mes précautions. Mais je les prendrai toutes... C'est lui qui l'aura voulu ! tant pis pour lui !

A ce moment, Pierre Henry ouvrait la porte ; il allongea le bras qui tenait la bougie. Dans cette position il ne pouvait voir Désiré, qui avait eu soin de se placer du côté du mur, de façon à être caché par la porte lorsqu'elle s'ouvrirait.

XXII.

Pierre Henry s'avança de deux ou trois pas dans la chambre, tournant le dos à Désiré Martin, en arrêt et prêt à fondre sur sa proie. Sans bruit, sans hésitation, Désiré Martin leva le bras et frappa.

Le coup avait été si violent que la lame entra jusqu'au manche entre les deux épaules du petit vagabond. Pierre Henry poussa un cri sourd, chancela et s'abattit comme une masse, laissant échapper la bouteille qui se brisa. La bougie s'éteignit.

Désiré Martin, sans perdre de temps, frappa un second coup. La lame du couteau traversa la gorge du blessé. Cette fois l'enfant ne poussa pas un cri. A peine si quelques soubresauts secouèrent ses membres.

Désiré la sueur au front, le visage et les mains pleins de sang, les yeux hagards, restait là, haletant, le regard fixé sur le sol, cherchant à percer les ténèbres pour voir le cadavre. Le ciel, sombre à ce moment s'éclaira tout à coup, et un rayon de lune passant à travers les persiennes disloquées et mal jointes, vint éclairer de sa pâle lueur le corps de Pierre Henry, étendu dans une mare de sang.

— Il est mort ! murmura Désiré d'une voix étranglée. Il est bien mort !

Pas une pensée de repentir ne vint à cet assassin précocé, à ce meurtrier de quatorze ans. Il passa simplement la main sur son front, referma son couteau et le mit dans sa poche.

— A présent, se dit-il, tout en claquant des dents, qu'il m'ait vu ou non, c'est la même chose !

Alors, se passa une scène épouvantable, qui montrait toute la férocité de Désiré et en même temps toute l'habileté atroce de ce caractère hideux. Sans se presser, tranquillement, comme s'il avait accompli l'action la plus simple du monde, il se mit, à fouiller les poches de sa victime. Ne trouvant rien, il eut un geste de désappointement.

Cela ne dura pas. Le temps était précieux. Il prit sa couverture, roula le cadavre dans ce linceuil improvisé, puis avec une force à peine croyable chez un enfant de cet âge, il chargea le lugubre fardeau sur ses épaules et le descendit dans le jardin.

Là, il le déposa par terre pour aller chercher une brouette qu'il avait remarquée dans un coin du jardin, en cueillant des herbes sèches. Sur la brouette il plaça le corps de Pierre Henry et le conduisit jusqu'à la porte de sortie qu'il parvint à ouvrir en faisant sauter le verrou intérieur qui était rouillé et ne pouvait plus glisser.

Il referma soigneusement la porte et reprit sa brouette. On aurait dit que sa volonté découpait ses forces, car, sans ralentir sa marche, il descendit la ruelle jusqu'au sentier qui longeait la voie ferrée. Là, le terrain sec et battu rendait sa besogne plus facile. Cependant, il dut se reposer deux fois.

Après avoir soufflé quelques secondes, il suivit le sentier jusqu'à la berge touffue du premier bras de la Marne, s'en approcha le plus près qu'il put, et fit faire un demi-tour à la brouette du côté de la rivière.

Il tira à lui un des bouts de la couverture et le corps dégringola dans les herbes. Sans oublier sa couverture qu'il replaça dans le fond de la brouette, il regagna la maison abandonnée. Après avoir caché la brouette et la couverture au milieu des grandes herbes du jardin, il remonta dans la chambre où il avait commis l'assassinat.

S'étant muni de sa lanterne sourde, il descendit l'escalier, ferma au verrou la porte du porron, alluma sa bougie et gagna la cave. Exténué, brisé par la fatigue, il tomba plutôt qu'il ne s'étendit sur la paille où, quelques heures auparavant, dormait le petit vagabond Pierre Henry.

Pendant quelques minutes, Désiré Martin resta comme hébété ; ce n'était pourtant point le remords ; mais le travail surhumain qu'il venait d'accomplir l'écrasait ; puis, après tout, c'était son premier crime, et ses nerfs, par moments, protestaient. Alors, il lui arriva ce qui arrive à beaucoup d'assassins, une fois leur horrible besogne accomplie : il s'endormit d'un profond sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, sa montre marquait quatre heures. Se trouvant assez reposé et voulant, du reste, prendre certaines précautions, il remonta dans la chambre du crime. Il importait de faire disparaître provisoirement les traces de la lutte.

Sur le parquet s'étendait une grande tache rouge qu'y avait imprimée le sang de Pierre Henry. En montant l'escalier, il n'avait rien remarqué qui pût devenir un indice compromettant.

Avec de l'herbe qu'il alla cueillir dans le jardin, il fit une vaste litière dont il couvrit le plancher tout entier. Il avait eu

soin de jeter par la fenêtre tous les débris de la bouteille. Aucun détail ne lui échappait. Il songea à la brouette et à la couverture, toutes deux maculées de sang. Après avoir jeté la couverture dans le puits, qu'on avait creusé au milieu du jardin, pour les besoins de l'arrosage, il nettoya soigneusement la brouette et la retourna sens dessus dessous. Sans un examen attentif, on ne pouvait rien découvrir. Ces divers travaux terminés, il songea à changer de vêtements et à se laver, précaution non moins nécessaire.

— Pas d'eau ! fit-il avec terreur. Cinq heures, ajouta-t-il en consultant sa montre. J'ai peut-être encore le temps de gagner la rivière avant d'être rencontré par les passants.

Aussitôt, faisant un paquet de ses vêtements presque neufs, avec lesquels il était venu la première fois, à Saint-Maur, il partit en courant jusqu'à la Marne. Désiré savait nager. Il se déshabilla à la hâte, fit un paquet des effets maculés de sang, mit une grosse pierre au milieu et les jeta dans la rivière.

Puis il se mit à prendre un bain qui le nettoya complètement et lui rendit des forces, et endossa ses vêtements neufs de drap qui le changeaient assez complètement pour que ceux qui l'eussent vu passer, quelques heures auparavant, brouettant un cadavre, ne puissent le reconnaître.

Sur le sentier, la roue de la brouette n'avait laissé aucune trace suspecte, ainsi qu'il s'en assura en reprenant le chemin suivi pendant la nuit, pour regagner son observatoire.

Enfin, il se retrouva dans la chambre où s'était accompli le crime et se laissa tomber sur le parquet, épuisé, mais en même temps, fier de lui, car le crime lui-même à son orgueil et ses horribles satisfactions de vanité. Cependant, un nuage passa brusquement sur son front.

— Pas de sang, avait dit la mère, pensait-il ; et il y a déjà un " macchabée. " Bast ! ajouta-t-il après un instant de réflexion, nous en verrons bien d'autres. Pierre Henry était un enfant trouvé ; son installation dans la cave prouve qu'il n'avait pas de domicile, qu'il vagabondait. Qu'est-ce qui s'occupera de lui ? En admettant qu'on retrouve le cadavre, qui devinera que c'est moi qui ai tué ce mioche-là ? Je n'en parlerai à personne ; pas même à mon frère Prosper. Donc pas d'indiscrétions à craindre. Maintenant occupons-nous d'affaires plus sérieuses.

Désiré n'avait pas oublié de retirer de sa poche la lettre qu'il avait été chercher dans le jardin et l'avait placée dans le placard ; il la prit et la lut avec la plus grande attention.

— Ah ! ah ! fit-il, c'est l'amoureux dont parlaient le notaire et le comte de Noiville. Il croit le mariage manqué. Il espère en se désespérant. Décidément, c'est pas malin les amoureux ! Il y a une promenade où il se rendra pour parler à celle qu'il appelle sa chère consolatrice. Voilà une conversation que je voudrais bien entendre ! Qui sait si cette conversation ne me permettrait pas d'arrêter définitivement mon plan.

A ce moment, la cloche du réveil retentit. Bien avant le coup de cloche, Jeanne et Andrée étaient debout. Andrée avait hâte de descendre dans le jardin pour retrouver la lettre de Robert.

— Nous n'avons pas besoin de nous presser, ma chérie, lui dit Jeanne ; la lettre n'est plus là.

— Comment le sais-tu ? fit Andrée avec surprise.

— Parce que je ne l'ai pas trouvée.

— Pas trouvée ? Comment aurais-tu pu la trouver, cette nuit, enfermée dans cette chambre ?

— Je vais tout te dire, reprit Jeanne d'Esparre.

Et elle se mit à raconter comment elle était sortie la nuit.

—Et cette lettre n'était plus là ?

—Elle n'y était plus.

—Tu auras mal vu, mal cherché.

—J'ai très bien vu et très bien cherché.

—Qui donc aurait pu la prendre ?

—Robert Dauray, répondit Jeanne. Il aura constaté que la lettre était restée accrochée à l'arbre ; pour éviter qu'elle tombât en des mains étrangères, il sera venu la reprendre au commencement de la nuit.

—C'est possible, murmura Andrée ; mais il faudrait s'en assurer.

Dès qu'elles purent agir librement, Jeanne et Andrée se rendirent donc au jardin, où elles se livrèrent, quoique prudemment, à de nouvelles recherches qui furent vaines.

—Tu dois avoir raison, fit Andrée. Robert l'aura reprise. Mais comment ? Tout cela m'inquiète et me paraît étrange. Heureusement, c'est jour de promenade aujourd'hui. Robert connaît nos habitudes. Je jurerais qu'il viendra à notre rencontre, et il nous expliquera ce qui s'est passé.

—Je ne veux pas le voir, balbutia Jeanne. Non je ne veux plus le revoir !

Andrée n'insista pas ; elle se réservait d'agir au moment opportun. Peut-être n'eût-elle pas attendu, si elle avait su que Jeanne avait gardé la clef du jardin, mais mademoiselle d'Esparre n'en avait pas dit un mot. Et même, voyant qu'on ne la réclamait pas, Jeanne l'avait cachée dans le fond d'une malle pour ne pas la perdre.

Deux volontés bien puissantes travaillaient son esprit en sens inverse : son violent amour pour Robert qui la poussait vers lui, et la crainte de le faire tuer par le comte de Noiville, qui lui conseillait de le fuir.

XXIII.

Pendant le déjeuner, la supérieure interrogea ses deux pensionnaires qui prenaient leur repas avec elle, comme on le sait.

—Serez-vous de la promenade, aujourd'hui, mesdemoiselles, ou préférez-vous rester ici à veiller les élèves privées de sortie ?

—Oh ! chère mère, une promenade nous sera plus agréable, dit Andrée d'un ton câlin. Sœur Marie reste ordinairement avec celles qui sont en retenue.

—Sœur Marie est un peu souffrante, et j'aurais désiré qu'elle sortit avec nous.

—Nous resterons, alors ; ma mère, dit Jeanne avec empressement.

Andrée aurait bien voulu lui retenir langue, mais il était trop tard. Elle se contenta de faire une moue significative. La supérieure la vit, et ne put s'empêcher de sourire.

—Cela ne va pas à mademoiselle Andrée, dit-elle.

—Ma mère, vous m'avez appris à ne pas mentir, reprit la rusée, je serai donc sincère. J'attendais cette promenade. Jeudi il pleuvait et nous avons dû rester au pensionnat. Voilà quinze grands jours que nous n'avons pas respiré l'air des bords de la Marne, dans la propriété de Mme M...

Andrée avait lancé cette dernière phrase, pour savoir de quel côté on dirigerait la promenade. Elle pensait toujours que Robert viendrait.

—Eh bien, ma chère fille, c'est là que nous allons. Je ne

veux pas vous priver de ce bonheur tant désiré. Sœur Marie restera au pensionnat. Jeanne gardera la maison.

—Oh ! je ne quitterai pas Andrée, ma mère, si vous le voulez bien, et si elle sort, je sortirai !

—Toujours les deux inséparables ! reprit la supérieure en souriant.

—Je ne voudrais jamais la quitter, dit Andrée, et je suis triste en pensant qu'après son mariage nous serons séparées pour toujours peut être.

—Ce mariage est très prochain, observa la supérieure. Vous n'avez pas reçu, Andrée, de réponse à la lettre que vous avez écrite à madame votre mère, la comtesse de Beaumont, pour lui demander la permission d'être demoiselle d'honneur ?

—Pas encore, ma mère ; mais il n'y a que trois jours que nous avons écrit.

—C'est vrai.

Le déjeuner était terminé. L'heure de la promenade s'avavançait.

—Nous allons partir, mesdemoiselles, leur dit la supérieure. Allez rejoindre vos compagnes.

Les deux jeunes filles s'esquivèrent pour aller mettre un vêtement et un chapeau.

—Oh ! que j'aurais voulu t'empêcher de répondre ! dit Andrée en menaçant du doigt son amie.

—Quand cela ?

—Quand tu demandais à rester.

—Nous serions restées toutes les deux.

—Et nous ne l'aurions pas vu, lui.

—Robert ?

—Tu sais bien que nous le verrons. D'abord, moi j'en suis sûre. Il voudra te parler.

Jeanne pâlit, ne répondit rien, et, toute palpitante, alla, avec son amie, rejoindre les élèves du pensionnat qui se plaçaient en files pour partir. Désiré Martin, qui avait terminé son repas et guettait à la fenêtre, aperçut aussitôt les préparatifs de la sortie :

—On va partir, se dit-il ; allons-y !

Il descendit rapidement et arriva rue Saint-Honoré, au moment où les pensionnaires sortaient du couvent. Pour ne pas faire remarquer sa présence, il resta en arrière à une cinquantaine de pas, fânant, les mains dans ses poches, sans paraître s'occuper de ce qui se passait.

Personne, du reste, ne songeait à attacher à la présence de ce gamin l'importance qu'elle méritait. Jeanne et Andrée causaient, ou plutôt Andrée parlait à Jeanne qui lui répondait par monosyllabes en marchant. Malgré cela, Andrée lançait à droite et à gauche des regards scrutateurs. Elle cherchait Robert. Tout à coup elle l'aperçut, au loin, près de la rue des Remises. Elle n'en dit rien à Jeanne.

Robert, en effet, comme il l'avait écrit dans sa lettre, suivait le même itinéraire que les pensionnaires. Dans la crainte d'être remarqué, il entra dans un bureau de tabac, et les laissa ainsi tourner la rue Marainville. En même temps qu'il avait été vu par Andrée, il avait été vu par Désiré Martin.

—A lui l'honneur ! se dit le gamin. Laissons-le passer, il montrera le chemin.

Et il se mit à lire avec attention une affiche donnant le programme de la fête patronale de Saint-Maur, tout en surveillant Robert du coin de l'œil.

Robert sortit de chez le marchand de tabac, fumant un

cigare ; il s'engagea dans la vieille route de la Varenne, suivi par Désiré Martin qui avait soin de laisser entre eux deux une distance suffisante pour ne pas se faire remarquer. Robert ne prit pas le même chemin que les élèves ; il fit un détour et arriva, néanmoins, dans la propriété de madame M..., cinq minutes après le pensionnat. Il se jeta aussitôt sous bois.

—Des fourrés, remarqua Désiré Martin qui ne perdait pas le docteur de vue. C'est mon affaire. J'aurai l'air de chercher des nids.

Il s'enfonça aussi sous les massifs de verdure, marchant sur les pas du docteur. Plusieurs petits sentiers se croisaient. Robert s'arrêta sur le bord de l'un d'eux.

C'était là que, pour la première fois, il avait dit à Jeanne qu'il l'aimait, et que Jeanne l'avait autorisé à demander sa main à son tuteur. Instinctivement, l'amour l'y avait ramené. Au travers des arbres, il voyait les jeunes filles jouer sur les pelouses. Il aperçut Jeanne et Andrée qui se donnaient le bras, se promenant lentement et toutes deux silencieuses.

Le cœur de Robert battait avec une violence inouïe. Il voyait Jeanne, Jeanne pour laquelle il se mourait, Jeanne sa vie, Jeanne son bonheur et son désespoir ! Elle s'avancait tenant toujours le bras de son amie, se dirigeant vers le sentier où il se tenait debout.

Andrée, qui fouillait du regard les fourrés, ne tarda pas à voir Robert. Sans mot dire, elle continua à guider la marche silencieuse de Jeanne. Bientôt les deux jeunes filles furent à quelques pas de Robert.

Sans réflexion, il s'élança vers elles. Andrée poussa un petit cri de surprise parfaitement simulé. Jeanne, tirée de sa rêverie, releva la tête et vit Robert devant elle. Elle devint pâle comme une morte. Robert lui tendit les bras.

—Oh ! pardon, pardon, Jeanne ! lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion. J'ai voulu vous voir encore. J'ai voulu savoir si votre présence à Saint-Maur était pour moi un espoir, inattendu, qui venait m'empêcher de mourir.

Jeanne restait là, clouée au sol, sans une parole, sans un geste. Robert crut comprendre ce silence et son cœur se serra.

—Non, pas d'espoir ! reprit-il. Votre voyage à Saint-Maur ne veut pas dire que votre mariage, ce mariage qui me tue, est rompu !

—Jeanne, murmura Andrée, les yeux pleins de larmes à la vue du visage amaigri et de la voix troublée de Robert. Jeanne est venue à Saint-Maur, pour prier pendant quelques jours avant son mariage.

Bien que ce dernier mot sortit à peine des lèvres de mademoiselle de Beaumont, Robert l'entendit.

—Alors, je pars ! fit-il en retenant des sanglots.

—Jeanne eut un geste de désespoir.

—Attendez dit-elle faiblement.

—Attendre. Pourquoi ? Pour souffrir plus longtemps avant de mourir ?

—Je vous ordonne de vivre. Robert, je vous en prie !

—Vive seul avec ma douleur, mieux vaut mourir.

—Vivez, je vous en conjure !

—Vous me condamnez au plus horrible supplice.

—Robert, pensez-vous à votre mère !

Robert cacha sa tête dans ses mains. Il pleurait. Tout à coup le jeune homme releva la tête.

—Eh bien ! soit, dit-il, je vivrai.

Sa parole était saccadée.

—Je vivrai, mais je partirai.

—Partir ! fit Jeanne tremblante de tous ses membres.

—Oui, je partirai. Je quitterai la France. J'irai en Amérique.

—Partir, si loin !

—Je ne vous oublierai pas, Jeanne. Mais je ne serai pas exposé à la torture de vous rencontrer au bras d'un autre. Je ne pourrais pas le supporter.

Il eut à ce moment un geste presque menaçant.

—Rien ne peut donc faire rompre ce mariage ? reprit Andrée, avec un désespoir qui n'était point joué cette fois.

La ricieuse enfant subissait l'influence de cette douleur profonde.

—Non ! répondit Jeanne.

—Moi, je connais un moyen, fit Andrée.

—Lequel ? interrogea Robert.

—Fuyez tous deux. Partez ensemble. Emmenez Jeanne.

—Tais-toi ! fit Jeanne en mettant la main sur les lèvres d'Andrée. Je ne puis accepter ce bonheur à ce prix. Vous avez raison, Robert, partez bien loin, oubliez celle qui va devenir la comtesse de Noiville. Ne vous souvenez que de Jeanne qui gardera éternellement votre souvenir. Qui sait ? Aujourd'hui, je me sacrifie, aux dernières volontés de mon père. Plus tard, nous nous reverrons peut-être. Ayez pitié de moi. Partez, partez, partez !

Robert voulut parler. Un groupe de jeunes filles rieuses venait d'apparaître au détour du sentier. Le docteur n'eut que le temps de s'élançer dans un fourré, tandis que Jeanne tombait évanouie, exténuée, à bout de forces, dans les bras d'Andrée.

—Venez, venez ! cria Andrée aux pensionnaires. Jeanne se trouve mal.

Et la jeune fille laissa aller doucement Jeanne sur l'herbe qui bordait le sentier.

—Prévenez la supérieure, dit une des élèves.

Deux ou trois d'entre elles disparurent en courant et revinrent, un instant après, amenant la supérieure fort inquiète.

—Que s'est-il passé, mon enfant ? demanda-t-elle.

Andrée, qui s'était agenouillée près de Jeanne, répondit :

—Je ne sais, ma mère, nous nous promenions en causant. Tout à coup, Jeanne a chancelé et s'est évanouie.

La supérieure tira de sa poche un flacon de sels qu'elle fit respirer à la malade. Au bout de quelques instants, Jeanne ouvrit les yeux, la première personne qu'elle vit fut Andrée de Beaumont qui, appuyant un doigt sur ses lèvres, lui recommandait le silence, tout en lui rappelant ce qui venait de se passer.

—Eh bien, chère fille ? fit la supérieure d'une voix douce.

—Ce n'est rien, ma mère, ce n'est rien.

—Vous avez eu un étourdissement ?

—Oui, puis je suis tombée, mais je vais mieux,

Jeanne se raidit contre la fatigue qui alourdissait ses membres et se souleva avec l'aide d'Andrée.

—Nous allons rentrer, mon enfant, dit la supérieure.

—Non, ma mère, je ne veux pas, pour un léger malaise, priver mes camarades de leur récréation. Je vais aller m'asseoir près de vous, au grand air.

Soutenue d'un côté par la supérieure, de l'autre par Andrée de Beaumont, Jeanne regagna la clairière où jouaient les élèves. Robert avait pu, grâce au brouhaha occasionné par l'indisposition de Jeanne, s'éloigner sans éveiller les soupçons.

Désiré Martin, tapi dans un fourré, avait écouté attentive-

ment toute la conversation. Une fois les jeunes filles parties, il sortit de sa cachette et regagna Saint-Maur-les-Fossés par des chemins détournés.

—Je disais bien que, dans l'entretien des amoureux, je trouverais peut-être mon plan. Peut-être est de trop. J'ai trouvé.

Le petit misérable atteignit la voie du chemin de fer, se glissa dans la propriété où il avait commencé ses exploits et monta dans sa chambre.

—Il faut emporter ce dont je n'ai plus que faire ici, se dit-il : les clefs, la cire molle, le linge de rechange; évitons les "pièces à conviction," comme disent les juges.

Il enveloppa dans une serviette tout ce qu'il avait apporté.

—Non, je garde la lanterne.

Et, la posant à terre, il noua son paquet d'effets.

—Tonnerre ! fit-il tout à coup, et en bas ? Il y a de l'argent, il y a le livret de Pierre Henry. Voilà des choses qu'il faut faire disparaître.

Dans la cave, il retrouva tout à la même place que la dernière fois. Dans le porte-monnaie, il remarqua que depuis deux jours, la somme s'était augmentée d'une dizaine de francs.

—Bigre, voilà un gosse qui gagnait de bonnes journées ! fit-il en glissant le porte-monnaie dans sa poche. Je garde aussi le livret. Les frusques, je vais les coller dans le puits avec ma couverture. Ni vu ni connu.

Cette opération fut vite terminée.

—Maintenant, en route pour Paris.

Il enfila la ruelle remontant vers la rue Saint-Honoré ; mais au lieu de prendre à droite, pour gagner la gare de Saint-Maur, il prit à gauche du côté de Noiville. La prudence est mère de la sécurité.

XXIV.

Désiré Martin prit, en effet, le train à Joinville. Dès son arrivée à Paris, il se fit conduire en voiture à Belleville. Mais, toujours prudent, il fit arrêter le fiacre rue de Paris, et alla à pied, par la rue Vincent, jusqu'à la rue Rébeval. Lorsqu'il entra chez sa mère, Louise Martin était seule.

—Ah ! ça, qu'est-ce que tu fais ? dit-elle en embrassant son fils, d'un air moitié joyeux, moitié grandeur. Pas de nouvelles de toi, depuis avant-hier !

—J'étais à mon observatoire.

—Qu'as-tu vu à ton observatoire.

—La réussite de nos projets.

Les yeux de Louise Martin s'écarquillèrent.

—Les millions ! fit-elle vivement.

—Seront à nous avant un mois.

—Est-ce possible ? ajouta Louise Martin dont la cupidité était excitée.

—Nous aurons pour notre part un million dans un mois.

—Tu as trouvé un moyen ? Tu es sûr de réussir, sans te compromettre ? Tu dis que ça ne peut pas manquer ? que nous palperons dans un mois ?

Louise Martin parlait sans s'arrêter, folle de joie.

—Oui, oui, la mère, dit Désiré interrompant la série de questions de sa mère. Mais, dans ce moment-ci, nous n'avons pas le temps de jacasser ; il faut que je voie Prosper. Viendra-t-il ce soir ?

—Il est venu avec Julie, et ils sont allés au théâtre, où ils voulaient m'emmener.

—Sapristi ! fit Désiré désappointé. Ils savent bien que je peux avoir besoin d'eux d'un moment à l'autre. Ils devraient être ici ou chez eux. Où aller les chercher, à cette heure ?

—Au Châtelet. Ils sont allés voir jouer les "Mille et une Nuits."

—J'y vais.

—Au théâtre ?

—Parbleu ! Il faut bien que je les dénêche. Met ce baluchon-là dans ma chambre, ajouta-t-il, en montrant le paquet qu'il rapportait de Saint-Maur, et au revoir !

—Rentreras-tu coucher ?

—Je n'en sais rien. En tous cas ne m'attends pas.

Et Désiré s'élança dans la rue.

—Quel enfant intelligent ! C'est une fortune que ce mou-tard-là ! se disait Louise Martin en montant le paquet que son fils lui avait remis, et sans s'inquiéter de ce qu'il contenait.

Désiré grimpa dans un fiacre dont le cocher le conduisit rapidement, jusqu'au Châtelet, alléché par la promesse d'un bon pourboire. A tout hasard, il prit un billet de seconde galerie. Il était mal placé. Il eut beau chercher, il ne découvrit ni Prosper ni sa compagne. A l'entr'acte, en payant un supplément, il descendit au balcon. Là, il n'eut pas plus de succès. Il commençait à désespérer et ne savait même pas toujours retenir certains petits mouvements d'impatience.

—Est ce que je ne les trouverais pas, ces idiots-là ? se demandait-il avec anxiété.

Mais, sans se décourager, avec un nouveau supplément, il parvint à se procurer un fauteuil d'orchestre dans les premiers rangs. De là, il pouvait voir toute la salle, en tournant le dos à la scène. Il avait eu raison de persister, car, dans une loge de face, il ne tarda pas à voir Prosper très élégamment vêtu, assis près de Julie qui était devenue le point de mire de toutes les lorgnettes.

Julie Verdier avait une toilette merveilleuse de bon goût. Ce n'était plus la petite grisette qu'on rencontrait, quelques jours auparavant, trottant légère et court vêtue dans la rue Montmartre pour aller à son atelier ; c'était déjà une grande dame. Désiré quitta sa place, revint au premier étage où il se fit ouvrir la loge, sous prétexte d'une commission à faire au monsieur qui était là avec la belle dame.

—Merci, fit-il à l'ouvreuse qui avait ouvert la porte.

Au bruit de la clef dans la serrure, Julie et Prosper avaient tourné la tête. En apercevant Désiré, ils tressaillèrent. S'il était là, c'est que quelque chose de pressé et de sérieux l'amenait.

—Qu'y a-t-il ? lui demanda Prosper à demi-voix.

—Il y a, qu'il ne faut pas rester ici. Nous avons à causer.

—Mais le spectacle ? fit Julie.

—Le spectacle ce sera pour une autre fois.

Prosper et Julie se levèrent.

—Un instant : laissez-moi partir le premier, que j'aille chercher une voiture au coin du quai.

Un instant après, Julie, Prosper et Désiré, prenaient place dans une voiture qui stationnait près de la sortie et que Désiré avait arrêtée.

—Boulevard de Belleville, au coin de la rue de Paris, dit Désiré, et vite.

Prosper et Julie occupait le siège du fond et, Désiré, assis sur le strapontin, tournait le dos au cocher.

—Que se passe-t-il ? demanda Prosper lorsque la voiture

fut en route.

—Tu le sauras, quand nous serons chez la mère, rue Rébeval. En attendant, ce que vous avez de mieux à faire, tous les deux, c'est de pioncer ; je vous réveillerais quand il sera temps.

Bien que Prosper et Julie fussent fortement intrigués et eussent grande envie de connaître les nouvelles, ils n'insistèrent pas. Malgré eux, ils subissaient l'influence de cet enfant, dont la fermeté et la décision les surprenaient toujours.

—Descendons, fit Désiré au bout de trois quarts d'heure ; nous sommes arrivés.

—Mais pourquoi ne pas nous faire conduire directement rue Rébeval ? demanda Julie.

—Trop de précautions n'est jamais nuisible. Paye le cocher, grand frère, et filons à pied jusqu'à la boutique.

Quand ils arrivèrent, Louise Martin était couchée. Désiré frappa aux volets.

—Qui est là ? demanda la vieille brocanteuse, mettant la tête à la fenêtre.

—C'est moi, mère répondit Désiré, avec Prosper. Pas la peine de descendre. Jette-nous la clef par la fenêtre, nous rentrerons par l'allée du jardin.

Louise Martin laissa tomber une clef que Désiré saisit au passage malgré l'obscurité. Lorsqu'ils entrèrent dans l'arrière-boutique, Louise Martin était déjà descendue, vêtue d'un vieux jupon et d'un caraco, la tête couverte d'une marmotte de nuit, et tenant une bougie à la main.

—Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda-t-elle en se frottant les yeux.

—Vous allez tous le savoir, répondit Désiré. Asseyons-nous et ne parlons pas trop haut. Demain, nous aurons hérité, ajouta-t-il quand ils furent assis.

A ces mots, les trois auditeurs tressaillirent.

—Seulement, il faut bien mener sa barque.

—Parle, dit Prosper.

—Pourrais-tu écrire une lettre, en contrefaisant l'écriture de quelqu'un ?

—Il faudrait voir cette écriture, pour savoir si elle n'est pas trop difficile à imiter.

—La voici, fit Désiré, en sortant de sa poche la lettre qu'il avait volée, la veille au soir, dans le jardin du couvent de Saint-Maur.

Prosper prit la lettre et la lut.

—Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? demanda-t-il.

—C'est une lettre de l'amoureux de mademoiselle d'Esparre, qui n'épouse le comte que parce qu'elle y est forcée.

Tous trois regardèrent Désiré avec stupéfaction.

—Où as-tu appris cela ? Qui te l'a dit ? interrogea la jeune fille.

—Deux conversations : une entre le notaire et le comte de Noiville ; l'autre entre le nommé Robert et votre sœur. Quant à la lettre, je l'ai " pigée " au vol.

Désiré raconta en détail l'histoire de la lettre accrochée dans l'arbre.

—Il n'y a pas pareil ! remarqua Louise Martin, avec une admiration contenue.

—Peux-tu, oui ou non, contrefaire l'écriture de ce parisien-là ?

Prosper examina la lettre avec attention.

—Oui, dit-il.

—Peux-tu écrire une lettre ?

—Oui, si elle n'est pas trop longue.

—Elle ne le sera pas. Et la signature ?

—La signature est facile. La mère, donne de l'encre, du papier, et va prendre, sur la tablette qui est auprès de mon lit, mes plumes de l'école.

Louise Martin plaça sur la table tout ce que son fils avait demandé. Elle ne pouvait se laisser de le contempler. Elle obéissait sans mot dire, fascinée par l'autorité réelle que déployait le gamin.

Prosper prit une plume qu'il trempa dans l'encre.

—Que faut-il écrire ? demanda-t-il.

—Voilà, ça mérite réflexion. Fais toujours un brouillon. Nous verrons après.

“ Ma chère Jeanne,

“ Oui, j'avais raison, et vous aviez raison comme moi. Je dois partir. Quitter la France, m'éloigner, attendant tout de l'avenir. ”

Désiré fit une pause.

—Il dicte comme un ministre, observa Louise Martin, le regard étincelant.

Désiré poursuivit :

“ Demain, je l'ai résolu, je partirai donc, laissant ici toute ma joie, tout mon bonheur, toute ma vie, mais je ne veux pas partir sans vous revoir, sans vous dire adieu.

“ Ce soir, à minuit, je vous attendrai dans le kiosque qui se trouve à l'entrée de la propriété Schoken. Vous pourrez sortir de votre retraite par la porte du jardin, et, suivant la ruelle qui conduit à la voie du chemin de fer, prendre le sentier qui longe cette voie et vous conduira au petit bras de la Marne, où l'on construit un pont. Vous trouverez une passerelle qui vous mettra sur l'autre rive.

“ Je vous attendrai, Jeanne. Et si vous ne venez pas, le lendemain, on trouverait mon cadavre dans la rivière, et c'est vous qui auriez voulu ma mort. ”

—Mais c'est insensé, tout cela, fit Prosper qui s'arrêta.

—Tu crois, mon bel ami ? répondit Désiré, d'un air narquois. Ecris toujours.

—Comment feras-tu parvenir cette lettre à mademoiselle d'Esparre ?

—C'est mon affaire.

—En admettant que Jeanne reçoive la lettre, elle ne se décidera pas à sortir du couvent, pendant la nuit.

—Vous êtes bien difficile à convaincre, monsieur mon frère. Jeanne ira très volontiers ; et son amie, la consolatrice à qui est adressée la lettre que tu tiens à la main, l'y conduirait au besoin. Mais ce sera inutile. Jeanne d'Esparre en tient pour Robert autant que toi pour ma future belle-sœur, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil à la jeune fille.

Prosper n'était pas convaincu.

—Comment sortira-t-elle ? demanda-t-il.

—Elle a une clef.

—Une clef ! fit Prosper ahuri.

—Oui, une clef qu'elle m'a chipée.

En deux mots, il les mit au courant de la promenade nocturne de Jeanne dans le jardin.

—Bien, dit Prosper, je comprends. La demoiselle est pincée... elle ira à ce rendez-vous ; mais, où est l'accident qui doit nous livrer la fortune ?

—C'est encore mon affaire, dit Désiré ; Demain tu com-

prendras.

—Pas de sang, pas de sang ! fit Louise Martin avec effroi.

—Non, la mère : on ne touchera pas un cheveu de sa tête.

—Et cette lettre restera comme une preuve accusatrice. On interrogera Robert.

—Si on le trouve, puisqu'il s'en va. Et puis, tu peux être tranquille, la lettre disparaîtra.

—Désiré a raison, dit Julie, faisons ce qu'il dit... Je la hais, moi, cette fille légitime qui me vole mon nom et ma fortune. Je veux ce que mon père a laissé. Je veux les trois millions.

—La vengeance atteindra aussi le comte de Noiville, dit Désiré d'une voix sourde.

—Oh ! fit Prosper, je veux l'atteindre autrement, cet homme qui m'a fait condamner comme complice d'un vol. J'écrirai la lettre.

—Quand sera-t-elle terminée ? demanda Désiré.

—Demain. Je vais rentrer, et je me coucherai que quand j'aurai mené à bien ma besogne.

—Quand puis-je l'avoir ?

—Demain, vers dix heures.

—Alors, tu me l'apporteras à Saint-Maur. Tu prendras l'express de neuf heures et demie, tu seras à Saint-Maur à dix heures moins cinq. Je t'attendrai.

—Où ?

—Sur les bords de la Marne, près du pont de Créteil.

—J'y serai.

—Julie viendra.

—A-t-elle besoin d'être là ?

—Oui, nous ne serons pas trop de trois.

—Nous y serons ! dit Julie.

—Maintenant, une recommandation ajouta Désiré. Des toilettes simples, comme de bons ouvriers, pas de fanfreluches, ni de tra la la... Il y aura à " turbiner. " Et, sur ce, bonsoir, allez-vous-en. Moi, je vais me coucher. Je prends le train de six heures à la Bastille.

—Quelle adresse faudra-t-il mettre sur la lettre ? demanda Prosper.

—Tout simplement ceci : " Mademoiselle Jeanne " et tu signeras comme l'autre a signé : " Robert "

—Quel est ce Robert ?

—Ça, je n'en sais rien. Il a l'air d'un notaire ou d'un avocat.

—Il reste à Saint-Maur ?

—Pour voir sa Dulcinée. Mais il doit habiter à Paris, car je l'ai vu arriver par le train. Allons, bonsoir et à demain !

—Et moi, avez-vous besoin de moi ? demanda Louise Martin.

—Non, la mère, couche-toi. Tu te contenteras de palper les monacos, quand ils arriveront.

Prosper et Julie Verdier retournèrent avenue Trudaine.

—Sais-tu, dit Julie à son fiancé, que je devrai un beau cadeau à Désiré, si jamais je viens à hériter !

—Je le crois, répondit Prosper. Il est fort, le petit frère ! Cependant j'ai peur qu'il ne voie tout en beau et ne prenne pas assez de précautions.

—Moi, j'ai confiance.

Rentrez chez lui, Prosper se mit à sa table et commença sa besogne de faussaire. Le travail était plus difficile qu'il ne

l'avait cru. Il y avait certaines lettres dont la forme spéciale était difficile à reproduire exactement. Il était habile cependant. Après une dizaine d'essais il parut satisfait. Se sentant sûr de lui, il se mit à écrire la lettre que lui avait dictée Désiré, en modifiant quelques tournures de phrases.

Le résultat fut superbe ! Jeanne n'aurait pas le moindre soupçon. Restait la signature. Prosper l'essaya vingt fois sur une feuille blanche. Enfin, il arriva à la reproduire si exactement que Robert lui-même y eût été pris.

Prosper mit la lettre sous une enveloppe sur laquelle il écrivit, toujours en imitant l'écriture de Robert, ces seuls mots !

" Mademoiselle Jeanne "

Puis il brûla les brouillons qu'il avait faits et ramassa ses papiers. Mais, sans y prendre garde, il glissa avec le papier blanc qui restait dans son sous-main la feuille sur laquelle il avait fait ses essais pour imiter la signature de Robert. Il regarda la pendule : il était six heures du matin.

J'ai deux heures à dormir, pensa-t-il, et il se mit au lit.

XXV.

A six heures moins le quart, Désiré Martin était à la gare de Vincennes. Le gamin avait mit un costume de circonstance : cote bleue, presque neuve, veste pareille, avec gilet, chemise de couleur et chapeau de paille. Il avait toutes les apparences d'un honnête apprenti endimanché.

Descendu à la gare de Joinville, il s'en alla par des chemins détournés, à pied, jusqu'à la maison abandonnée de Saint-Maur où était son quartier général. Par la fenêtre de son observatoire, il vit Jeanne et Andrée qui se promenaient dans le jardin du couvent, pendant que les élèves étaient dans les salles d'étude. Les deux jeunes filles causaient à voix basse.

Jeanne ayant désiré que son malaise n'interrompit pas la promenade, on était resté dans la propriété de madame M... jusqu'à l'heure habituelle du départ. Jeanne était sombre et ne parlait à personne, pas même à son amie Andrée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (le 1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les Deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marney, Stupé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Comte Normand, Gauloiseries honnêtes.*— Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Emprisonneur.*—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Emprisonneur (suite et fin), La grande Haine, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramas de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.*— Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1956, B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal